

Ms. gall.
Vol. 152.

Le loge

de M. Spielmann.



Jacques Reinbold Spielmann, Docteur en médecine et Professeur de chimie dans l'université de Strasbourg, correspondant de l'académie Royale des sciences, membre de celle de Nancy, de Berlin, de Petersbourg, de Stockholm, de Turin, de Bâle, de Basse-Bourgogne, associé Agricole de la Société Royale de Médecine, naquit à Strasbourg en avril 1722 de Jean Jacques Spielmann Maître en Pharmacie, et de Marie Elizabeth Frédéric.

Après avoir fini ses études, il choisit la profession dans laquelle ses parents avoient acquis de la considération et de la fortune. Dans le 14^e siècle, la famille des Spielmann étoit comptée parmi les Patriciens; mais elle n'a jamais fait d'efforts pour sortir de la classe de la Bourgeoisie; et la Boutique que M. Spielmann le père occupoit, et où il desiroit de voir son fils établi, lui avoit été transmise par ses ancêtres. Dans les villes où le luxe est peu répandu, on trouve encore un petit nombre de ces familles, qui ne cherchant

point à s'élever au-dessus de leur état, bornent
leur ambition à voir leur probité passer en
héritage à leurs enfants. Le toit qu'ils tiennent
de leurs Pères et où sont dressés leurs ateliers,
est simple comme eux et ancien comme leur
race, et leur généalogie sans tache, comme sans
illustration, est écrite dans le souvenir d'un
peuple nombreux qui les honore.

Ce spectacle maintenant très rare dans
nos grandes Villes, est encore assez commun dans
quelques unes de celles de la Suisse et de l'Allemagne.
M. Spielmann se soumit avec empressement à un
usage devenu sacré dans sa famille. il étudia
en Pharmacie, d'abord à Strasbourg, ensuite à
Nuremberg où cet art s'exerce avec la plus
grande célébrité.

La Pharmacie n'occupait point tous les
moments de M. Spielmann; il cultivait en même
temps et avec une grande ardeur tous les genres
de littérature et déjà la médecine faisait partie
de ses travaux. De Nuremberg il passa à Leipzig
où Walter, Rebenstreit, Ludewig et Cræmer
enseignaient les diverses parties de l'art de
guérir. Wolf et Hoffmann le retiennent quelque
temps à Hall; mais c'était à Berlin qu'il se

2
proposait de faire le plus long séjour. Cette
Capitale, qui réunissait depuis si longtemps des héros
et des savants, où tous les genres de gloire sont
rassemblés, où le bruit des armes prise tout
de fois, ne troublait jamais la paix des arts. Si
souvent récréée par la présence de la Victoire,
cette Ville était alors comme aujourd'hui, célèbre
par les grands maîtres qui composaient son
académie. Sproegel y professait la médecine,
Poot et Margraf la Chimie, Ludolf la Botanique,
Budaus, Casenbohm et Sieber l'anatomie, et
Fritsch l'histoire naturelle des animaux et parmi
ces grands noms, ceux de Frédéric et de Henri,
plus grands encore fixaient déjà les yeux étonnés
des Voyageurs, comme ils arrêteront ceux
de la postérité.

M. Spielmann ne quitta qu'à regret une
école où il avait trouvé tant de lumières. Le fameux
Benkel lui permit l'entrée de son laboratoire
à Freiberg; il suivit à Paris les leçons des Jussieu;
Reaumur et Geoffroy l'admirent dans leur intimité
et il revint à Strasbourg riche des connaissances
des peuples les plus éclairés de l'Europe et portant
en lui le germe de cette émulation qui devait
illustrer sa carrière.

Seulement après son retour il fut reçu
maître en Pharmacie et successivement docteur et
professeur surnuméraire en médecine. Sept années
s'écoulèrent avant qu'il y eût une chaire vacante
dont il pût être titulaire et pendant cet intervalle
il se livra tout entier à l'étude de la Chimie, de la
matière médicale et de l'histoire naturelle, qu'il
démontrait aux élèves. Ces leçons particulières
acquirent une grande célébrité. Les jeunes médecins
venaient de toutes les parties de l'Allemagne
pour les entendre, et l'université de Strasbourg
en recevait un nouvel éclat. Empressée de lui en
témoigner sa reconnaissance, elle ne craignit
point de s'exposer au reproche d'avoir fait un
choix bizarre en le nommant en 1756 à la place
de professeur de poésie qui vacqua cette année.
On ne peut sans être surpris voir un chimiste
chargé d'un département aussi différent du sien;
mais on sera peut-être plus surpris encore
qu'il ait rempli les fonctions de cette chaire
pendant trois années à la grande satisfaction
des ses auditeurs et de l'université.

Les six livres de Lucrèce sur la nature
des choses étoient ceux qu'il expliquait et qu'il
commentait de préférence. Ce poëme qui peut être

Considéré comme un traité de Physique, ou l'auteur expose et discute dans de beaux Vers, les opinions des Philosophes sur les éléments des Corps, sur la lumière, sur les sens et même sur les maladies, fournissait à M. Spielmann l'occasion de tracer le marche et les progrès des sciences Physiques. on apprenait peut-être dans ses leçons moins de poésie que d'histoire naturelle; mais il avait trouvé le moyen d'intéresser le public et de plaire en instruisant; ce qui doit être le but de tout ceux qui ont à parler aux hommes.

En 1789, M. Spielmann abandonna une carrière qui lui était étrangère. nommé professeur de Chimie il entra avec joie dans son Laboratoire pour n'en plus sortir; car, s'il est vrai que chaque chose ait besoin d'être à sa place, c'est à l'homme surtout qu'il est le moins permis de s'en écarter. M. Spielmann a exercé pendant 24 ans et avec la plus grande distinction les fonctions de cette dernière chaire.

Il n'est point étonnant que la Chimie ait excité dès son origine un enthousiasme universel. Ses recherches sont peut-être les plus piquantes de toutes celles qui s'offrent à la curiosité. la Physique expérimentale présente un appareil important; ses machines tracent les lois du mouvement et dévoilent le mécanisme des

Cieux ; mais toutes ses opérations se passant
à l'extérieur du corps ; elle ne s'occupe que les
diviser ; elle ne les décompose point. L'histoire
naturelle embrasse les trois Règnes. Habile à
comparer et à décrire, il n'est rien qu'elle n'observe,
qu'elle ne classe ; mais elle ne porte point son
examen jusqu'à la structure intime de ces
substances. Le chimiste plus difficile à
satisfaire pénètre leur tissu. La dureté, la
transparence, la mobilité ne résistent point à
ses moyens. Des fluides légers, incoercibles
sont dégagés ; analysés et changés en des masses
pesantes. Il sépare et réunit à son gré les éléments,
il détruit, il recompose ; il semble créer de nouveaux
êtres, tout de changements inattendus, tout de
formes données à la matière ; des essais, d'où
naissent des espérances si vastes, des chimères
si séduisantes, peuvent-ils ne pas enflammer
l'imagination de ceux sous les yeux desquels
s'opèrent ces sortes de prodiges ? M. Spielmann
était vraiment digne de cultiver cette science.
Quoiqu'il eût un caractère froid et tranquille, il
s'animait dans son laboratoire ; il étroit et buvait
assez heureux pour y ressentir quelques sens
de ces inspirations qui donnent des vues

49
nouvelles et presagent des succès. il se
renfermait alors et ne s'occupait aux besoins
de la vie qu'après avoir satisfait à ceux que
l'annonce du travail rendait les plus pressants.

Les recueils de thèses soutenues dans
les universités ont des dépôts ou les plus part-
ies se trouvent déposées. Les recherches
de H. Spielmann se trouvent parmi les
dissertations médicales de Strasbourg, publiées à
L'araberg en 4 volumes, dont elles forment
la plus grande partie.

Les mémoires qui sont très nombreux
peuvent être divisés en trois ordres. Le plus part
sont relatifs à la chimie et forment le premier
ordre. L'analyse et les propriétés des eaux
minérales de Hildesheim et de quelques autres
sources, sont exposées dans deux dissertations
qui composent le second ordre. Dans le troisième
on peut ranger les recherches sur l'acacia
des Boutiques et sur les différentes espèces de
cardamome, plante cultivée par les anciens et
qui a été si mal décrite par eux dans leurs
ouvrages, qu'il est difficile d'en déterminer le
genre par ce qu'ils en ont dit. Enfin plusieurs
mémoires sur des sujets qui concernent l'hygiène;

peuvent être rapportés à la 4^e classe. Dans l'un
il a décrit et il a fait connaître à ses concitoyens
sous les végétaux malfaisans ou vénéneux de
l'Alsace; l'autre contient l'analyse la plus
exacte peut-être qui ait été faite de différentes
espèces de lait, considérées sous tous leurs
rapports, dans un tableau très détaillé. Le
but de cet ouvrage est de prouver que le lait
maternel est le seul aliment que l'on doive
offrir au nouveau né, précepte que la
nature a entouré de jouissances, qu'elle a rangé
parmi les plaisirs et dont il est honteux qu'il
aille rappeler le souvenir aux hommes.

Au mérite des expériences faites avec ordre
et exposées avec clarté, les dissertations de
M. Spielmann joignent celui de l'exactitude et de
l'étendue des recherches historiques. On voit en
les lisant qu'il les a rédigées avec tout le soin dont
il étoit capable. Aussi n'a-t-il point éprouvé
le sort des écrivains qui traitent légèrement le
public. ne doivent pas être surpris d'en
être traités de même.

Les chimistes font le plus grand cas de
leur mémoire sur la nature du principe salin.
grande et belle question, parce qu'elle ne tient pas

à un ordre de faits isolés, mais à tous les
 états en général. Les acides des trois reines
 ont été examinés successivement. après avoir
 indiqué les quantités respectives de la terre et
 de l'eau qu'ils composent, il en conclut que
 l'acide Nitrique est le principe Salin le plus
 pur; que l'acide Nitreux contient plus d'eau;
 qu'elle est plus abondante encore dans l'acide
 marin; que dans ces deux derniers la soustraction
 du principe Salin, proprement dit, est altérée et
 que les acides végétaux doivent à une certaine
 quantité d'huile inhérente des propriétés
 savonneuses, qui sont utiles dans le traitement
 de plusieurs maladies.

Ailleurs il recherche quels sont les effets
 des différentes préparations mercurielles sur les
 humeurs animales et principalement sur le
 sang; et il donne la préférence au mercure
 employé sous forme Saline, parcequ'il est
 plus soluble et qu'il est plus facile d'en
 estimer les doses.

Ce qu'il a écrit sur la nature de la Bile,
 déterminée par des expériences exactes, et sur
 l'argille, sur le principe de la causticité, et sur
 l'acide imaginé par Meijer dont il loue les

travaux en rejettant son système et sur les gaz
dont il a publié l'histoire jusqu'en 1776 et
annonce un savoir également consommé dans
la mathématique et dans l'étude de la chimie. il a
retiré de l'urine, sans l'analyse, de l'eau, de l'huile,
du sel marin, du sel gëbrifuge de *glinus*,
du sel admirable de *glauher*, un sel ammoniac cal-
cine, de l'alkali volatil, de l'acide phosphorique,
de la sciënite et de la terre pétrifiable, calcaire
et minérale dont il a fait connaître les
proportions et les sources. il regardait le
Lait comme un acide au quel se sont jointes
dans le travail de la végétation, quelques portions
de terre calcaire et d'huile.

On savait depuis et stable que tous les
fluides dans lesquels l'huile, l'acide et la terre
sont réunis de manière à produire une liqueur
douce ou sucrée peuvent fournir des esprits acides
quoique le lait réunisse immédiatement ces qualités,
les chimistes étaient bien loin de presumer qu'il
pût susceptible de la fermentation vineuse. M^r
Nielmann lui-même en avait longtems douté.
Mais M^r *Oferets Kowsky* lui ayant assuré en 1778,
qu'il avait vu les tartares préparer avec le lait
de jument et sans aucune addition quelconque une

Boisson spiritueuse, il donna le plan de ses
expériences qui furent tentées à Strasbourg pour
vérifier ces assertions et il obtint le même résultat
avec le lait de l'âche. il ne faut que l'agiter
longtemps dans un tonneau sans qu'il ait
précédemment éprouvé la plus légère altération.
L'effet du mouvement est de s'opposer à la
évaporation des parties constitutives de ce fluide;
si légèrement unies entre elles, qui restent dans
leur contact, forment ensemble et peuvent alors
fournir les principes nécessaires au produit
que l'on attend. M. Prielmann s'est assuré que
le secours des fermenteurs est inutile au succès
de cette opération dans laquelle les Tartares
ont été nos maîtres. ainsi le lait, cet aliment
de l'embryon et de l'enfance, peut se changer
en une Boisson divine pour l'adulte, en un
acide pour étancher la soif; il a breuvé le
malade, d'une érosité bienfaisante; il contient
une huile abondante et douce; il fournit un
sel analogue au sucre; lui seul pourrait
suffire à tous les âges et à toutes les conditions
de la Vie humaine; que de propriétés, que
de vertus, que de substances cachées dans
un seul être. Disons avec Pascal, combien

L'homme est ingénieux et grand, mais si l'
sait déceler et créer en quelque sorte son
objet de son admiration et de son besoin.

Pour ces ouvrages, tous les travaux étaient
dirigés vers l'instruction et c'est principalement
comme Professeur, que nous devons célébrer la
Mémoire de M. Spielmann. Des excès doivent
être évités dans ce genre; ou cette extrême légèreté
qui ne laisse point de question induire et qui
rompt tous les nœuds sans en développer aucun;
ou cette excessive réserve, qui, toujours incertaine,
doute de tout et n'ose rien affirmer? Celui qui
enseigne doit se considérer comme un guide; si
sa marche n'est point assurée, il ne peut inspirer
de confiance à ses disciples. Personne n'a mieux
fait le juste milieu que M. Spielmann. Son
usage était de réduire à des propositions générales
les résultats de ses réflexions et de ses expériences.
S'il doutait, il en exposait clairement les motifs;
et surtout il indiquait le degré d'attention dont ses
auditeurs étaient susceptibles et il ne l'excédait
jamais. ne pourrions-nous pas dire qu'il en est
de l'instruction comme de l'aimant; il faut qu'ils
soient bien aimantés par celui qui les prépare,
desirés par celui qui les reçoit et quelque puisse

être la force des organes, qu'on ne les surcharge jamais.
Il n'appartient qu'aux grands maîtres de
rédiges en préceptes les éléments des sciences
qu'ils cultivent. Cuy de s'humie rédigés par
M. s'humie justifient les éloges que nous vous
donnés à la méthode de l'auteur. il a suivi
l'ordre des grandes opérations chimiques et
non celui des Régnes. déjà Geber et Pape
avient adopté ces divisions; elles tiennent de
plus près et même plus directement à la pratique;
et tous ceux que leur état engage à ce livre,
trouvent avec fruit ces éléments tracés par une
main que le travail a formée. ils s'en chargeront
partout, ce qui ne se trouve point ailleurs; un exposé
des progrès de la chimie et des procédés des
anciens comparés ceux des modernes. publié
en 1763, réimprimé en 1766, six éditions ont été
traduits dans presque toutes les langues
l'europe elle servent encore aujourd'hui de livre
classique dans plusieurs universités. mais il
ne faut point le confondre avec les autres éditions
celle que M. s'humie de l'au a publiée à Paris
en 1770; revue par l'auteur lui-même, enrichie de
savantes additions qui rendent plus complète
l'histoire des procédés des opérations chimiques, et

ouvrage doit être compté dans le très-petit nombre de ceux qui sont sortis des mains du traducteur, plus parfaits qu'ils n'étaient auparavant.

La Matière médicale plus composée, résulte d'un concours de connaissances qu'il est difficile de réunir. Le traité que M. Sprielmann a publié en 1774 sur ce sujet et dont les grandes classes de médicaments forment les principales divisions est digne de la réputation de l'auteur. Il est écrit avec une grande précision et il ne mérite point le reproche que l'on peut faire à tant d'autres; à en juger par leur étendue, on croirait que nos ressources en médecine sont immenses; il semble que ceux qui ont écrit ces volumineuses productions, aient voulu imiter les ruses de guerre, dans lesquelles on ajoute des armes d'injure au véritable pour tromper et inspirer plus de confiance par un appareil important.

M. Sprielmann a déterminé dans un autre ouvrage, les doses des divers médicaments; enfin, dans la pharmacopée générale, à des procédés chimiques qui sont très-exacts et à une histoire complète des drogues, il a joint toutes les formules

Un plus célèbre Médecin Comman; et pour
tous ces rapports, il a été pour l'homme &
dans ce siècle qui aient travaillé aussi utilement
et avec autant de zèle pour l'avancement
de notre art.

La vigilance de M. Frielmann s'est étendue
jusqu'au jardin de Botanique de Strasbourg.
il n'y avait, lorsqu'il lui fut confié, ni serre
ni Ecole: aucun fossé n'était destiné à
son entretien. M. Frielmann en sollicita et
en obtint: il le distribua suivant un nouveau
plan et ce jardin est maintenant un des
plus beaux et des plus riches que l'on
connaisse. M. Gérard Préau de Strasbourg
l'a embellie en y déposant une collection des
plantes les plus curieuses de l'Amérique
septentrionale, qu'il a rapportées lui-même
des environs de Philadelphie. Soignées avec
une sorte de respect pour M. Frielmann, acclimatées
sous un ciel ami de leur progrès & leur
culture, ces végétaux y rappèleront l'attention
ce que peuvent l'alliance et les armées du
monarque français.

La Société Royale de médecine nomma
M. Frielmann son ancien Agricole en 1777 et

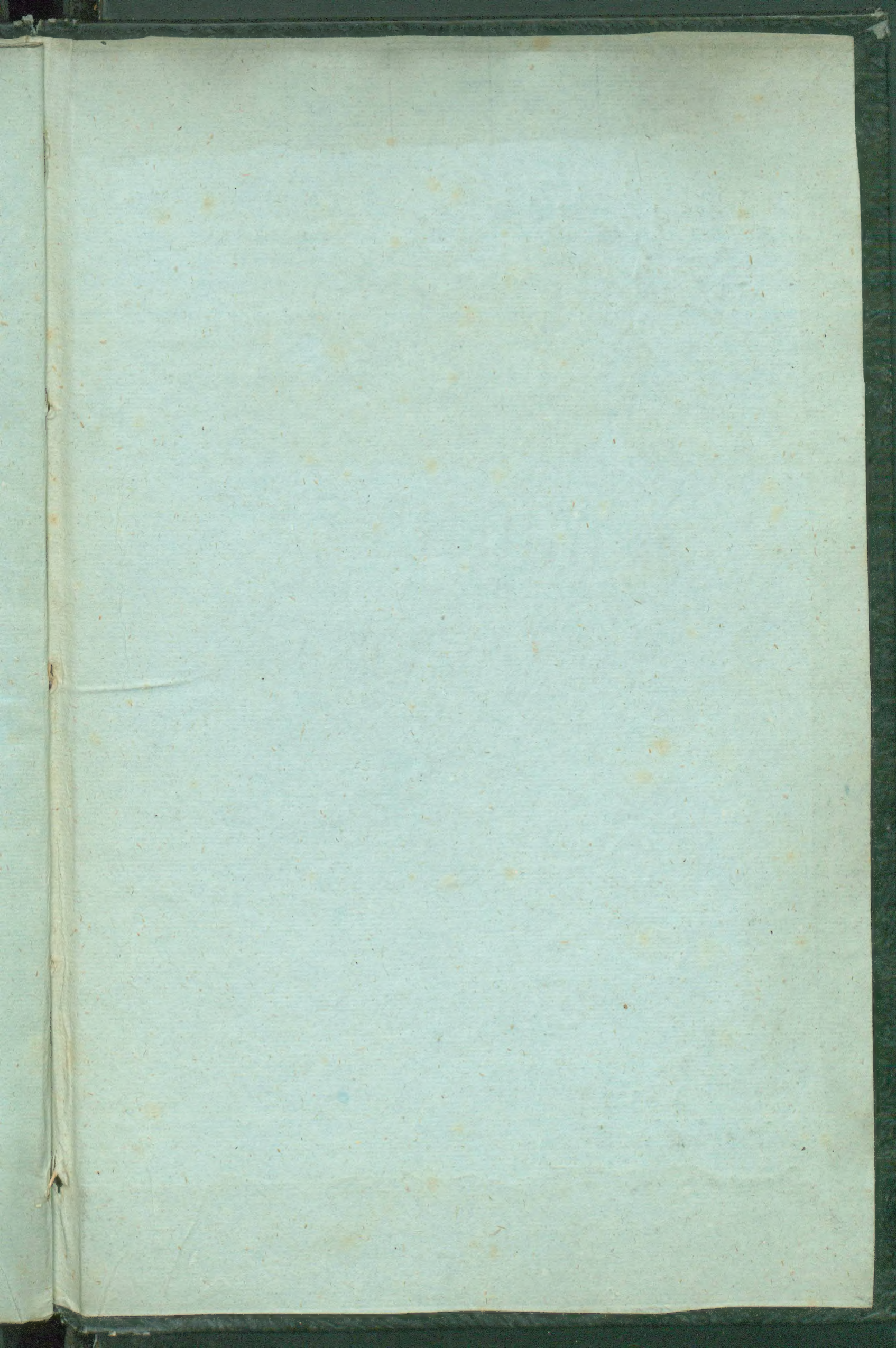
depuis cette époque, il nous a fait parveir
chaque année le résultat de son travail.

Si l'on en croit le témoignage de son fils de
M. Snielmann et celui de M. Lorenz, recteur de
l'université de Strasbourg, auteur d'un éloge de ce
médecin célèbre, nulle rivalité, nulle jalousie ne
troubleront le repos de son âme; nul chagrin ne
mêla son amertume à ses succès. Livré à ses
travaux qui faisaient ses délices, comblé
d'honneurs au sein même de sa patrie, entouré
de disciples qui l'admiraient d'une famille
nombreuse qui le chérissait, marié deux fois
sans avoir eu sujet de s'en repentir, jamais on
ne courut avec plus de bonheur tous les
hasards de la vie.

En septembre 1783, il fut attaqué d'une
maladie peu douloureuse et la mort la plus
douce termina sa carrière, sorte de bienfait que
peu d'hommes reçoivent de la nature.

Telle est l'histoire simple mais rare d'un
citoyen qui vécut heureux et tranquille quoiqu'il
fut illustre par son savoir et recommandable
par sa vertu.





Page de M. de la Harpe